

# DE L'ILLUSTRÉ AUX ÉCRITS DES COGNITIVISTES ET DES LINGUISTES

*Jacques Wittwer*

**P**our se lancer dans l'aventure que représente un itinéraire de lecture, faut-il choisir une méthode rigoureuse, s'appuyant à la fois sur la consultation de sa (ses) bibiothèque(s) personnelle(s), de ses notes et de l'introspection contrôlée, faut-il prendre «itinéraires» au pluriel, selon les genres de lectures ?

Faut-il utiliser le terme «littérature» au singulier ou au pluriel selon que l'on va s'entretenir de romans, de poésie, de certains essais, ou de philosophie, de psychologie, de sociologie, de logique, d'économie...en «sciences humaines», de mathématiques, de physique, de chimie, de biologie en «sciences dures» ? Faut-il tenir compte des chers (!) livres d'art que l'on regarde si peu souvent ? Faudra-t-il citer les quelques 300 thèses que j'ai eues à examiner, lecture austère mais presque toujours bénéfique pour la mise à jour des savoirs et des connaissances ?

Habitué à rédiger, certes sur des recherches dont je reste le maître d'oeuvre, mais dont le thème m'est quand même extérieur, j'ai quelque pudeur à écrire à propos d'un parcours qui, sans doute, révélera quelque trait, sinon de ma personnalité, tout au moins de mon histoire intellectuelle. Cependant, je ne pouvais refuser cette participation à mon collègue

**Itinéraires de lecture**

*Perspectives documentaires en éducation, n° 23, 1991*

et ami Jean Hassenforder, ainsi qu'à l'institution qu'il anime, car c'est avec reconnaissance que je me souviens de l'aide que m'apportât pour mes lectures d'alors, l'ancêtre de l'I.N.R.P., à savoir le merveilleux «Musée Pédagogique»!

En réfléchissant sur ce que j'allais faire, je m'aperçus très vite que si j'utilisais la méthode rigoureuse à laquelle je viens de faire allusion, j'en aurais pour des semaines, voire des mois ! Or, bien que délivré des contraintes institutionnelles, j'ai des nécessités d'écriture qui occupent mon emploi du temps, et qu'encore une fois, je n'ai pas de goût pour ce genre d'évocation, bien que l'on s'apercevra que je me laisse prendre à cette rétrospective. Aussi me suis-je contenté d'une approche quelque peu impressionniste, fondée sur la sollicitation des souvenirs, même si en fin d'itinéraire, je me livre à quelques considérations quantitatives.

Ayant appris à lire avant mon entrée au cours préparatoire grâce à une vieille voisine en mal d'instruire, je fus un lecteur précoce, heureusement préservé de la télévision - c'était en 1925-26 !- et mes premières lectures me conduisirent, non pas vers le conte, mais vers les légendes des différentes provinces et des différents pays, voisins du mien, disons de 7 à 9 ans ; sans doute faut-il y voir comme une amorce de mon goût pour la dimension historique. Puis de 9 à 11-12 ans, ce fut la période des livres d'aventure, Jules Verne et Arnould Galopin, entre autres, et des illustrés dont l'un, «Cri-Cri», me révéla mon goût pour le «polar», avec les aventures de Rabascasse et Browning, illustrant l'alliance explosive et efficace d'un détective marseillais et d'un détective américain !

Allait venir une longue période que l'on peut qualifier de romantique et de littéraire, de 12 à 16 ans, grâce à mes professeurs de français de C.E.G., qui m'initièrent à certaines beautés de notre littérature. Mes favoris furent d'abord les romantiques et leurs poètes, Musset et Hugo en premier, mais aussi Vigny et Lamartine ; je pris plaisir à l'«Atala» de Chateaubriand. Puis j'élargis mes horizons littéraires, toujours du côté de la poésie, avec les parnassiens et surtout les symbolistes. Je me souviens aussi que ce fut très tôt que je m'intéressais à l'histoire : insatisfait par mes livres scolaires, j'allais à la bibliothèque municipale où j'empruntais les gros Mallet-Isaac pour mieux approfondir mes leçons d'histoire. Ce fut sans doute vers les 14 ans que j'allais «entrer» dans la littérature romanesque. Il me semble que les premiers romanciers qui me touchèrent furent Flaubert, avec son «Education sentimentale» et «Salambo», Maupassant avec ses nouvelles ainsi que celle d'E.Poë. Et les classiques ? D'abord un hommage à La Fontaine et à Pascal, qui

restent aujourd'hui mes préférés ; sans doute le choix de ce dernier annonçait peut-être mes orientations futures, à savoir mes préoccupations relatives à notre espèce, quant à son développement et à son avenir, voire sa destinée ? Entre 12 et 15 ans, les autres classiques du XVIIIème ne me touchaient guère, au grand dam de mon professeur qui espérait que j'y viendrais ! Et il n'avait pas tort ! Mais ce fut bien plus tard que m'éblouirent les autres splendeurs de ce siècle : ce fut lorsqu'après la guerre, je préparais le C.E.S. de littérature française, avec des hommes comme Matoré et Jasinski. C'est aussi de cette époque que date ma passion pour la grammaire et tout ce qui touche au langage. Là aussi, je le dois à des maîtres exceptionnels comme le linguiste Fouché et le grammairien Bruneau.

Mais revenons un peu en arrière, entre 16 et 20 ans, âge où je me trouvais élève-maître à l'Ecole Normale d'Auteuil. Contrairement à la plupart de mes condisciples qui semblaient ne s'intéresser qu'aux disciplines classiques ainsi que la plupart des professeurs, je commençais à rechercher les lectures psychologiques et pédagogiques. Ce fut un professeur d'histoire, sans doute mal orienté puisque tant passionné par la psychologie qu'il sut m'en communiquer le goût ! De même, ce fut T.Simon, qui me communiqua le virus de la psychopédagogie, dans ses interventions à l'E.N. C'est aussi à cette époque que je devais entrer en relation avec l'ensemble de l'oeuvre de J.J.Rousseau. Ayant compris que le métier me plaisait lors des stages aux écoles annexes et d'application, j'en conclus, contrairement à certains, qu'il convenait d'aller voir ce que racontait des auteurs comme Decroly, Montessori, Pestalozzi, Claparède, Ferrière, Cousinet, Dewey.... Kerscheinstainer, Makarenko, Freinet, viendront plus tard : après la guerre !

Au retour de celle-ci, déjà persuadé de l'importance de l'étude psychologique de l'enfant, une nouvelle dominante allait submerger pour un long temps les lectures romanesques et poétiques. Séduit à cette époque par l'abord de l'oeuvre de Freud et les travaux de Le Senne et de Zazzo, je percevais mal les oppositions épistémologiques et personnelles, en particulier le conflit entre les deux derniers cités. Je me plongeais avec un égal appétit de savoir dans l'«Interprétation des rêves», la caractérologie lesenienne, et le «devenir de l'intelligence» ! Et puis, sans savoir que quelques années plus tard, j'allais avoir l'immense privilège d'être dirigé pour ma thèse principale par Jean Piaget, j'abordais timidement les premiers ouvrages du maître de l'école de Genève. A l'époque, il m'a fallu dix ans pour parvenir à maîtriser la théorie opératoire

de l'intelligence (1945-1955) et encore vingt pour la dominer et poser des au-delà qui ne nuisent aucunement à son caractère éternel de passage obligé. Trente années donc où il fut mon principal maître. Personne, sans doute, sauf lui, ne peut se vanter d'avoir une connaissance exhaustive de l'oeuvre. Sur les 65 oeuvres que j'en possède, toutes annotées, quelles sont celles que je garderais si un mauvais génie jaloux m'obligeait à me séparer du cinquième de ma collection? Voici les 9 ouvrages et les cinq fascicules<sup>1</sup> des fameuses «Etudes d'Epistémologie Génétique» que je conserverais. Par ordre de préférence, si un mauvais génie se montrait plus sévère :

- «De la logique de l'enfant à la logique de l'adolescent»
- «Biologie et connaissance»
- «Introduction à l'Epistémologie Génétique»(1er volume)
  - «La formation du symbole chez l'enfant»
  - «La genèse de l'idée de hasard chez l'enfant»
  - «La genèse des structures logiques chez l'enfant»
  - «Les mécanismes perceptifs»
- «Traité de logique» ( le second paru chez Dunod)
  - «La genèse du nombre chez l'enfant»

Et voici maintenant les cinq fascicules annoncés :

- «Epistémologie mathématique et psychologie» (Vol. XIV)
  - «La filiation des structures « (Vol. XV)
  - «Les théories de la causalité» (Vol. XXV)
- «L'équilibration des structures cognitives» (Vol. XXXIII)
  - «Recherches sur la généralisation» (Vol. XXXVI)

En accompagnement de cette étude approfondie de l'oeuvre de Piaget, et sur ses conseils, je fus obligé, malgré mes préférences pour la littérature et la linguistique, de tenter de me donner une teinture de logicien. C'est ainsi que je fis une rencontre fructueuse avec B. Russell, non seulement avec «Les principia mathematica» qui devait, disent les mauvaises langues, beaucoup plus à Whitehead qu'à Russell, mais aussi avec son oeuvre philosophique et épistémologique. Il me fallut aborder Frege, Morgan, voire Hilbert, Boole, Carnap, Tarski, Quine... Mais aujourd'hui, je lis avec intérêt «les logiques modales» de Gardes et toutes présentations de la logique moderne, pourvu que l'auteur soit décidé à se faire

---

<sup>1</sup> J'essaie de rouler le mauvais génie en en proposant 14 au lieu de 13 !

comprendre de son lecteur, comme c'est le cas avec l'excellente présentation de celle-ci par J.B. Grize dans l'indispensable ouvrage de la pléiade : «Logique et connaissance scientifique». Côté langagier, avec ma préparation au C.E.S. de grammaire et philologie française, j'avais étudié les classiques de la question et je me sers toujours de ceux-ci, en particulier de la monumentale «Histoire de la langue française de Ferdinand Brunot» en dix-huit volumes complétée par les trois derniers volumes établis par son élève et... homonyme, Charles Bruneau, dont il faut aussi apprécier le «précis de grammaire historique» dont la dimension permet une approche plus succincte de celle-ci. A.Meillet et M.Cohen les comparatistes, Fouché le phonéticien, Marouzeau le grammairien du style, G.Cohen le médiéviste et bien d'autres encore que l'on m'excusera de ne pas citer ; mais ayant opté pour une solution impressionniste, je ne fais référence qu'à l'«immédiateté» de mes souvenirs lexiques et je serai déjà suffisamment long avec cette méthode... qui n'en est pas une ! Vint ensuite la plongée non plus dans la grammaire classique et comparatiste, mais dans cette discipline qui, grâce à F. de Saussure, a-t-on dit, allait enfin devenir une science à part entière : la linguistique. Après mes lectures de linguistes dont le structuralisme était encore libéral, O.Jespersen, V.Brondal, voire le Helmslev de la théorie des cas, allait venir le temps des purs et durs comme les L.Bloomfield (même s'il me fit découvrir qu'il n'était pas indécent d'inclure l'antécédent dans un syntagme propositionnel avec pronom relatif !), Z.Harris, C.F.Hockett... Heureusement, les linguistes européens m'entraînèrent vers des conceptions... plus humanistes, comme C.Bally, plus tard E.Benveniste, évidemment R.Jacobson, G.Mounin, et même, malgré sa volonté objectiviste d'exclure les locuteurs, A.Martinet et ses très nombreux disciples... Il me reste à évoquer ce qui me satisfait le plus, à savoir les auteurs qui ont réintroduit les locuteurs et les scripteurs, et pour nous le plus important de tous, R.Barthes et avec lui Benveniste, Todorof, bref les grammairiens du texte. J'ajouterai que, pendant quelques années, j'eus presque comme livre de chevet, l'ouvrage des «Liégeois» (sous la direction de J.Dubois) la «rhétorique générale», avec aussi «Les figures du discours» de P.Fontanier . Je n'oublierai pas non plus l'école d'Oxford et l'importance de la pragmatique avec Austin et Searle, qui ont ouvert la voie à la plupart des travaux sur les dimensions argumentatives et conversationnelles du langage.

Au fur et à mesure que j'avance dans cet itinéraire et que je consulte quand même ma bibliothèque et quelques notes, je m'aperçois combien il sera lacunaire et peu ordonné ! Avant de passer à un autre domaine de mes principales lectures, et à propos de mes difficultés à réaliser cet

itinéraire, il faut dire qu'avec les années et la pratique de recherches de plus en plus pointues, l'expérience lexicale change : de moins en moins d'ouvrages vous apportent la «substantifique moëlle», non pas qu'ils soient mauvais et sans intérêt, simplement ils ne vous sont plus utiles, mais peuvent l'être pour d'autres. Mais, va se demander le lecteur qui aura eu la curiosité de me suivre dans ce retour à l'intimité lexicale, et Chomsky, dans tout cela ? Eh bien ! je vais épinglez, non pas l'homme, opposé à la guerre du Vietnam, et malgré sa préface au livre de Faurisson, mais le caractère impérialiste -heureusement passé- de la grammaire générative et transformationnelle. C'est que, au début, persuadé de l'importance de la théorie et de la méthode, je l'étudiai de très près, sans grand enthousiasme, et en fit un cours pendant deux ans, cours qui ne passionna guère les étudiants ! Mais les arbres fleurissaient dans les classes, et comment un département de sciences de l'éducation pouvait-il l'ignorer ! Que reste-t-il du chomskisme ? Ce fut une théorie scientifique, puisqu'elle correspond aux critères poppériens de scientificité : elle est réfutable et réfutée ! J'ajoute que, pour ma réfutation personnelle, je tiens à la disposition de ceux qui y croiraient encore, un dictionnaire chinois-français où l'on peut saisir qu'il y a des langues pour lesquelles les parties du discours, fondement des «terminal strings» chomskiennes, n'ont pas cours, et le chinois n'a pas de distinction établie entre ce que les grammaires indo-européennes appelle la distinction verbo-nominale. Ce qui m'amène par un détour qui peut paraître inattendu, à mes lectures en psychanalyse. Car mon approche de la langue chinoise m'a aussi fait comprendre les limites des approches -certains et non des moindres, diraient des mystifications- lacaniennes du langage, parfois fort séduisantes pour les lecteurs en langues indo-européennes, mais très discutables quant à la saisie des mécanismes des «wen» et des «zi» de la langue chinoise écrite. Je retrouve cette réticence pour ne pas dire ce refus au sacre de Lacan chez mes trois auteurs préférés -hormis le fondateur !- traitant de la psychanalyse et du langage, A.Green, R.Gori, C.Chiland. Si d'autres auteurs de ces domaines m'ont aussi passionnés, comme les Mannoni, Legendre, Leclerc, M.Bonaparte, M.Klein, et aussi Reich, Wolfson, c'est toujours au trois premiers que je reviens quand je veux me situer à nouveau du côté langagier psychanalytique.

Avant de donner quelques détails quantitatifs sur mes provisions lexicales, je ne puis manquer de citer un autre domaine qui m'a toujours beaucoup intéressé, à savoir le domaine de la psychosociologie appliquée, domaine où je fus un lecteur attentif et parfois un stagiaire qui a toujours regretté de ne pas trouvé le temps pour participer davantage à la

formation par le groupe. Merci à tous mes amis psychosociologues, à la fois pour cette amitié et pour leurs travaux : J.Ardoino, G.Lapassade, M.Lobrot, R.Lourau, M.Pagès, A. de Peretti.

Et aussi, dans tout cela, où en est la littérature et la poésie ? Je dois confesser que pour cette dernière, c'est bien pauvre même si les trois noms que je vais citer me paraissent éblouissants : Brel, Brassens, et Prévert ! Quant à la littérature, c'est un peu moins mal : pour le repos du chercheur, après les lectures austères, quoi de plus détendant qu'un bon « policier », Léo Malet, P.D.James, Chase, voire un San Antonio de temps en temps. Je rate rarement un Goncourt, j'aime Buzzati, Kundera, Tournier, Tahar Ben Jelloun, René-Victor Pilhes, Ismaïl Kadaré et bien d'autres. J'ai découvert Neguib Mahfouz, j'ai même pris plaisir aux « Géorgiques » de Claude Simon (après qu'un étudiant marocain m'en ait montré la subtilité et la beauté !)

J'aime aussi les images et je me sens parfois quelque peu culpabilisé d'y consacrer trop de temps. Toutefois, cet itinéraire me rassure, il semble que j'ai beaucoup lu et que j'ai encore beaucoup à lire. C'est pourquoi je vais maintenant le terminer par une petite revue de nos deux bibliothèques.-mon épouse est une grande lectrice-. Commençons par ma bibliothèque de travail : les estimations sont les suivantes, un peu plus de 1000 ouvrages et plus de 1200 exemplaires de revues ; 250 ouvrages concernent le langagier, 300 la psychologie, 50 la sociologie (y compris la psychologie sociale), 50 la philosophie, 80 la psychanalyse et une centaine pour les mathématiques, la logique, la biologie l'économie... Pour les revues, 3/5 concernent le langagier, un peu moins de 2/5 la psychologie, le reste pour la sociologie et la psychanalyse. La bibliothèque de loisirs, outre les encombrantes encyclopédies et quelques livres d'art, contient environ 400 titres de romans, les essais, environ 180 et une cinquantaine d'ouvrages divers dont quelques vieux livres des XVII et XVIIIème siècles.

Alors qu'aujourd'hui, momentanément sans doute, je lis de moins en moins pour me consacrer à la lecture de mon second grand maître après Piaget, Gustave Guillaume, afin de participer à l'élargissement de son audience, est-il possible, en présence de ce magasin de lectures que représente nos deux bibliothèques, de faire une estimation de ce qui a été lu, consulté, parcouru, négligé ? On saisit qu'il s'agirait là d'un immense travail quelque peu narcissique ! Je me suis donc contenté de procéder, comme dans les sondages d'opinion, avec un échantillon représentatif . En voici donc les approximations en pourcentages : 10% d'ouvrages lus,

re lus, sans cesse utilisés (exemples, l'essai de logique opératoire de Piaget, l'histoire de la langue française de F. Brunot, S/Z de R. Barthes, rhétorique générale,...), 30% lus intégralement avec prises de notes ou annotés, 50% de consultés avec notes ou annotations (exemples, Theory of syntax de Chomski, l'analyse linguistique dans l'antiquité classique de M. Baratin et F. Desbordes, l'acquisition du langage avec Oléron, Richelle, Rondal...), 10% pratiquement négligés. Pour les revues, 50 à 60% d'ouvertes avec une moyenne de 3 à 4 articles lus par revue, sur une dizaine environ. Enfin, en ce qui concerne les romans et les essais, environ 75% de lus pour ceux-là, 40 à 50% pour ceux-ci. Et pardon les poètes, l'adolescent que je fus doit me faire honte !

Pour en terminer avec cet itinéraire, quelques réflexions : tout d'abord convient-il de souligner combien il est difficile d'équilibrer lecture et écriture quand on a ou croit avoir quelque chose à communiquer ! Plus jeune, le chercheur est perpétuellement inquiet quant à la quantité et à la qualité de ses lectures. C'est un souci auquel on échappe peu à peu avec le temps pour mettre l'accent sur la qualité. On s'aperçoit qu'il n'y a guère que quelques dizaines d'ouvrages et d'articles fondamentaux et que, parmi ceux-là, la moitié ou au mieux les trois-quarts vous sont utiles dans ce que vous avez entrepris pour vos propres travaux ! Du point de vue des institutions savantes, ce n'est peut-être pas un conseil à suivre pour les jeunes chercheurs, néanmoins je leur conseille la lecture du livre de Kuhn sur la notion de paradigme et de « science normale » : « La structure des révolutions scientifiques » pour les rassurer sur le fond de ce que je viens d'avancer. Mais puisque l'institution les contraint à des bibliographies importantes, qu'il ne perdent jamais de vue le tout petit nombre de savants, dans toutes les disciplines, qui ont provoqué la révision ou l'abandon d'un « paradigme » au sens « kuhmien » du terme. Certes, comme le démontre si bien cet auteur, la presque totalité du travail de la science « normale » consiste, non pas à mettre en question les paradigmes en cours et... en cour, mais à s'y inscrire en y apportant une confirmation ou mieux une perspective nouvelle. Cette focalisation paradigmatique conduit évidemment à des redondances voire à des stagnations épistémologiques, qui se traduisent par des redites dans les publications. Ce qui me paraît important eu égard à cette situation, c'est d'apprendre à hiérarchiser ses lectures, de manière à repérer celles qui disent les mêmes choses, sous des présentations et des écritures différentes, à les citer pour contenter l'institution, mais à ne pas s'attarder dessus. C'est de cette manière que l'on peut, lassé d'entendre le même air joué par des instruments différents, composer sa mélodie, voire sa symphonie per-

sonnelle, et trouver le temps de l'achever. Enfin, il me semble qu'un autre danger guette le chercheur dans sa personnalité même, celui de ne pas consacrer un temps suffisant à d'autres lectures que celles de sa spécialité. Les essais, la littérature et la poésie, doivent compenser la convergence lexicale qu'exige aujourd'hui la recherche. Et je sais de quoi je parle : si les essais et surtout le roman font partie, d'une manière certes un peu anarchique, de mes activités lexicales, j'ai l'impression que j'ai perdu toute sensibilité à la poésie, domaine qui enchantait mon adolescence !

Bref, que la centration sur les recherches ne nous éloigne pas de ce que tout «sachant» doit rester : un humaniste !

**Jacques WITWER**

*Professeur émérite en Sciences de l'Éducation  
Bordeaux*

